

Mélanges Religieux,

ON S'ABONNE chez
MM. FABRE et LE-
PROTON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montréal.

RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pas-
tres, par la poste, pay-
ables d'avance.

VOL. 1.

MONTRÉAL, 9 JUILLET 1841.

No. 25.

LES ÉGLISES.

Pour le voyageur qui veut s'abandonner franchement à tout ce qui peut l'impressionner, à tout ce qui peut réveiller en lui une pensée, un souvenir, il n'est sur sa route, qu'il aille au nord, au midi, à l'est ou à l'ouest, il n'est aucun monument capable de lui donner autant de douces et naïves émotions que l'aspect des églises. La colonne triomphale l'étonne; elle lui rappelle un fait glorieux, une belle page d'histoire. Son imagination s'ébranle en la voyant, son idée artistique y perçoit peut-être un nouveau moyen de développement; mais l'âme n'entre pour rien dans cette suite de réflexions. Rappelez-vous au contraire ce que vous éprouviez à la vue d'une pauvre église de village, un soir d'été en voyageant. La nuit commence à tomber, la voiture roule sur la grande route, votre œil cherche de côté et d'autre, et n'aperçoit rien. Les laboureurs sont rentrés sous les toits; les champs sont vides. Aucune maison, aucun bruit, quand tout-à-coup, au milieu de cette solitude et de ce silence, la cloche du hameau s'ébranle pour la prière du soir, et ses lentes et régulières vibrations portent dans l'air un son religieux. Après le chant du père sur la colline, après le chant de l'atonette dans la vallée, c'est le chant de l'airain, c'est la voix de l'église qui appelle encore tous les hommes à se recueillir et à s'agenouiller. Vous avancez, conduit par ce tintement mélancolique, et devant vous apparaît la flèche aiguë du clocher, revêtue d'ardoises, surmontée de son globe et de sa croix. À côté s'élève un massif de tilleuls aux larges rameaux, servant d'ombrage pendant l'été et d'abri pendant la mauvaise saison; puis le cimetière, fermé par une petite grille, mais ouvert à tous les regards, et rempli d'humbles tombes; le cimetière que vous a dépeint Gray. Point de vaste sépulcral, point de monumens splendides, un nom écrit sur une croix, et quelques fleurs pour le recouvrir. Puis auprès de là, le presbytère, étroite maison, un peu mieux bâtie cependant que celles des paysans qui l'environnent. Aussi est-ce le chef-d'œuvre de l'architecte et des maçons du village. On y a joint un jardin avec une allée de cerisiers, pour que le bon curé puisse s'en aller quelquefois là dire son bréviaire ou étudier son sermon, et un enclos, dont il cultive lui-même les arbres,

pour rappeler qu'autrefois les pères de famille étaient en même temps prêtres et agriculteurs. Cependant vous passez devant la façade de l'église. La grande porte en est encore ouverte, comme pour appeler les pauvres femmes de labourers à venir y clore leur journée par une prière. Au fond du sanctuaire, vous voyez vaciller les rayons de la lampe qui ne doit pas s'éteindre, et le tabernacle vous apparaît avec les deux anges dorés qui le gardent, et les grands chandeliers en cuivre qui l'entourent. Peut-être êtes-vous parti jeune homme d'un village comme celui-ci, où vous aviez passé votre enfance. Et alors que de souvenirs ! voici renaître tout-à-coup et les joyeux mystères de la nuit de Noël, et les pompes de Pâques, et la Fête-Dieu avec ses repositoires et ses fleurs, et la Toussaint avec ses prières lugubres et ses cloches qui se lamentent au milieu d'une nuit de novembre. Peut-être avez-vous chanté à ce lutrin, peut-être avez-vous balancé l'encensoir au pied de cet autel, et jamais nulle idée sceptique, nul rêve impie ne sera assez fort pour effacer dans votre cœur toute trace de ce naïf sentiment d'orgueil que vous éprouviez à revêtir le blanc surplis, et à marcher, vous tout petit, auprès des notables du village, à côté de votre vieux pasteur. Peut-être aussi que votre mère est restée là où vous étiez, et à cette heure, où vous passez devant des habitations étrangères, tandis que la cloche sonne, elle s'en va dans l'église, où elle vous conduisit souvent, prier pour votre voyage.

De cette chapelle du hameau, de cet asile du pauvre manœuvre et de Plumbley, yssante, passez aux églises des grandes villes. Ici la religion se montre dans toute sa puissance et sa splendeur. Tout ce que l'imagination a pu rêver de plus grandiose, la foi de plus suave et de plus mystérieux ; tout ce que la poésie d'une âme chrétienne a pu concevoir, tout ce que l'art a pu exécuter, tout a été employé à nous représenter la religion dans la magie de ses symboles et le prestige de ses croyances. Des peuples entiers se réunissaient pour élever des monumens. Les rois y contribuaient par leurs dons, les papes par leurs bulles, les poètes par leurs chants, les prêtres par leurs exhortations. Ce n'était pas l'œuvre d'une seule communauté, d'une seule ville : c'était une œuvre qui intéressait toute la chrétienté, et pour laquelle on demandait un bref à Rome, et un privilège au couronnement de l'empereur à Francfort ; c'était une œuvre où l'on ne calculait ni l'or ni le temps. Les aumônes des chrétiens devaient y suffire, et les siècles venaient l'un après l'autre pour y apporter leur tribut. Aussi voyez quelle variété de style, quel mélange d'ornemens ! Le Nord et l'Orient y ont mis ce qu'ils avaient de plus solennel et de plus gracieux. Voici les faisceaux de colonnes, arrondies en arceaux, élancées dans les airs, reployées sous la voûte, se mêlant, s'entrelaçant, se jetant de côté et d'autre comme les longs rameaux d'une forêt de sapins. Voici la rosace dentelée et les broderies de marbre si fines et si légères. Voici les volutes de l'ogive qui tournent et se développent comme l'acanthe ; voici la galerie qui serpente autour des cloches avec ses pierres frangées, ses rampes à jour comme au balcon moresque ; voici même s'il vous le faut encore, la majesté du fronton antique, la grâce exquise et la sévère simplicité du style grec, tant ces artistes du moyen âge connaissaient bien leur mission, tant ils avaient peur d'oublier dans leurs œuvres ce qu'on avait imaginé de beau avant eux. Qui nous dira l'histoire de ces monumens que nous

ne contemptions plus aujourd'hui sans une étrange admiration, et dont le moindre détail a de quoi occuper longtemps notre surprise? Qui nous dira toutes vos merveilles, ô magique cathédrale de Strasbourg! votre flèche gigantesque qui se voit de loin dans le pays de Bade et en Alsace, votre portail avec ses empereurs à cheval, ses armées de saints et d'apôtres, et votre voûte si profonde et si recueillie? Qui nous dira votre grâce, mélancolique chapelle de Bourg, vos tombeaux déposés derrière un rideau de marbre, et les anges qui veillent auprès, et les chiffres d'amour qui les surmontent? Passez d'une province à l'autre, étudiez ces églises, partout vous retrouverez la même pensée religieuse exprimée sous une nouvelle forme, la même poésie intime rendue par une nouvelle image. A Strasbourg, à Anvers, la flèche de la cathédrale s'élance au milieu de la plaine, au-dessus du fleuve, au sommet de la ville, comme la prière ardente de tout un peuple monte vers le ciel, quand les genoux se prosternent. Là, quand on veut célébrer un triomphe, proclamer une grande fête, on couvre de feux allumés cette aiguille de la cathédrale, et bien au loin on la voit flamboyer comme un météore. Les habitans du village viennent se mettre sur leur porte pour la regarder, et ils se réjouissent; car l'église leur annonce qu'il faut se réjouir. A Ulm, ce sont deux tours carrées, massives et imposantes comme la forteresse de Dieu. A Vienne, la ville des empereurs, pas un étranger ne passe sans s'arrêter avec respect devant ce Saint-Etienne, cette église aux longs souvenirs, qui a suivi toute la fortune des archiducs, et s'est agrandie à chacune de leurs victoires, et s'est revêtu de deuil à chacune de leurs défaites, et s'est élevée avec orgueil pour voir passer au pied de sa vieille tour allemande Frédéric Barberousse et Napoléon. A Bamberg, au milieu d'une ville toute fraîche, toute neuve, toute pleine d'élégans édifices, au-dessus de cette vaste prairie où le roi de Bavière donne encore des tournois, au pied de ces coteaux chargés de houblon; vous voyez apparaître les quatre tours carrées de cette cathédrale byzantine qui date des premières années du onzième siècle. Au dehors de l'édifice, on retrouve encore les petites rondes, ellipsoïdes, réunies par le plein cintre; mais dans l'intérieur de l'église, dans la construction des voûtes, le caractère gothique commence déjà à se manifester avec sa profusion et sa grâce d'ornemens. Ce qu'on admire dans cette église, outre le style d'architecture dont il existe aujourd'hui peu de traces aussi belles, ce sont les tombeaux de tous les évêques qui se sont succédés dans cette vieille métropole. C'est surtout le tombeau de son fondateur, le sage empereur Henry II, et celui de Sainte Cunégonde. La légende raconte que, le jour même de leurs noces, Henri et Cunégonde, pour se rendre plus agréables à Dieu, se promirent de vivre dans la continence et la chasteté. Ils accomplirent fidèlement leur vœu, et Cunégonde mourut après avoir fondé maint couvent et bâti mainte église. Plusieurs années après, l'empereur la suivit dans la tombe, et, lorsque l'on ouvrit le caveau impérial où il devait être déposé, Cunégonde se leva tout-à-coup de son cercueil, et vint elle-même en lui tendant les bras, recevoir son chaste époux. A une vingtaine de lieues de cette magnifique cité, vous verriez rayonner les flèches gothiques de Nuremberg: et pour bien connaître cette ville de miracles, pour suivre dans tous ses caprices et ses élancemens, dans toute sa grâce et sa puissance, cette pensée artistique du moyen âge, cette forêt de pi-

gnons, de bouquets de fleurs, de colonnettes, de spirales, cette végétation de pierre, comme l'a si bien nommée un grand écrivain, il faudrait y aller en pèlerin, et faire une pieuse station à chaque pas, à la chapelle de Saint-Maurice comme à l'église Saint-Laurent, et devant la porte de Durer comme auprès des monuments d'Addam Kraft.

Revenez maintenant dans la France. A Lausanne, la cathédrale, noircie par le temps, domine toute la ville. De-là vous pouvez voir ces eaux brillantes, mais souvent trompeuses, du lac ; ces côteaux de la Meilleraye, et ce triste château de Chillon ; et, en reportant les yeux sur cette église solennelle qui vous abrite, il vous semble que c'est là un refuge assuré contre les orages de l'oncle, les orages des passions et les tentatives cruelles de la tyrannie. A Besançon, l'église de Saint-Jean est bâtie sur le roc et adossée à la montagne, au pied du fort Vauban ; la citadelle de Dieu, à côté de la citadelle des hommes. A Toulouse, la magnifique et imposante cathédrale de Saint-Sernin, avec ses voûtes sombres, ses majestueux pleins cintres, ses caveaux pleins de reliques, s'élevée sur deux larges ailes, comme un sentiment de foi qui se repose sur deux grandes pensées. Puis voyez, après cela, cette jolie et gracieuse chapelle de Saint-Agricole, à Avignon : cette église seigneuriale de Nantes, avec son magnifique tombeau, en marbre, de Marguerite de Foix ; cette riche et splendide cathédrale de Tours, au milieu des riches et splendides vallées de la Loire, et cette curieuse église d'Orléans qui vous apparaît de loin, à côté du monument de Jeanne d'Arc. Vous citerai-je encore la royale abbaye de Jumièges, le vieux dôme de Seez, l'un des plus anciens dômes de France, et Saint-Denis, tombeau des rois, et Notre-Dame, si bien dépeinte par les poètes ? Allez partout où vous voudrez : partout vous retrouverez un autre caractère et l'empreinte d'un autre souvenir, et partout la forme symbolique, l'édifice faisant la croix et la porte tournée vers l'Orient, comme pour indiquer de quel côté est venu et viendra le Seigneur. Ce qui distingue généralement, si je ne me trompe, les églises du Midi, c'est que le chœur ne se trouve point, comme dans le Nord, séparé seulement par une barrière du reste de l'édifice, mais enclos dans une galerie autour de laquelle on circule sans pénétrer dans l'intérieur du sanctuaire. Là aussi, vous remarquerez que le genre de construction d'une église a influé sur toutes les autres. Aux environs de Toulouse, par exemple, vous voyez de toutes parts s'élever l'aiguille des clochers, pareille à celle de Saint-Sernin ; aux environs de Bordeaux, la pyramide pareille à celle de Saint-André. C'est ainsi qu'à Nîmes, quand l'on bâtit, on a toujours en vue le style antique soit les Arènes, soit la Maison-Carrée.

Puis l'on observe les églises dans leur ensemble, plus on les trouve en harmonie constante avec le culte auquel on les consacre. Oui, ce sont bien là les monuments du christianisme, les monuments ouverts à toutes les pompes du clergé, comme à toutes les souffrances de l'homme, au repentir des grands et aux naïves prières du pauvre. Ce sont là les temples de l'Évangile, où le dais aux fleurs d'or abritera également la tête du prélat et celle de l'artisan ; où, dès que l'on entre, on trouve le tronc de la veuve et le bénitier ; où le fils du père trône parfois sur le siège épiscopal, tandis que le fils du grand seigneur lui sert de chapelain. Ce sont là ces édifices qui devaient s'élever au-

dessus de tous les autres, comme la puissance spirituelle s'élevait, dans le moyen âge, au-dessus de la puissance des armes et de la grandeur des rois ; ces édifices tout empreints de l'idée religieuse qui présidait à leur création, représentent sur leur façade l'idée du bien et du mal par de vigoureux emblèmes, et dans leur intérieur, l'esprit mystique du catholicisme, la pensée fondamentale d'une religion de charité, d'amour et d'expiation.



STATION DE 1841.

—o—

CONFÉRENCE DE M. L'ABBÉ DE RAVIGNAN A NOTRE-DAME.

PAPAUTÉ.—*Centre d'unité.*

(*Suite et fin.*)

Deuxième partie.—“ Le centre de l'unité, comme notre foi et nos bienheureuses assurances, se perpétue chaque jour dans les successeurs du pouvoir de Pierre...

“ Il ne faut pas trop demander compte à l'erreur de ses raisons et de ses motifs... Elle ne sait guère le plus souvent s'en rendre compte à elle-même... Cependant on éprouve toujours le besoin de rechercher ce qui peut arrêter des esprits graves, ou leur faire prendre fausse route... On n'a pas vu briller la splendeur terrestre au front du pontife romain, sur le siège du pêcheur galiléen établi prince des apôtres... L'Eglise d'abord se trouva aux catacombes, dans les arènes ou sur les échafauds !... Plus tard, seulement, la puissance politique décora la primauté de Pierre des insignes de la grandeur... L'évêque de Rome n'exerça sa glorieuse influence que lorsque les relations furent devenues plus faciles entre les diverses parties de l'univers... Dès lors, on date, suivant les expressions, l'origine du pouvoir papal... et l'on commence à s'irriter d'une domination souveraine, qu'on s'imagine conquise après coup, et par des moyens tout humains... Et parce qu'on ne daigne pas interroger les monumens primitifs, la voix des premiers âges... on ne voit plus que rien n'a pu être, que rien n'a été changé... Il n'est pas cependant difficile de constater que l'histoire de la papauté la montre évidemment comme un centre divin et permanent de l'unité catholique...

“ Pierre avait donc reçu de la bouche même du Sauveur la primauté : Il l'exerça, elle fut reconnue... Pierre mourut sous Néron, crucifié comme son maître... L'un de ses disciples et successeurs immédiats, saint Clément, a laissé des lettres authentiques, et nous rapporte un fait important... Les Corinthiens, au mépris de tous les droits, avaient déposé leurs évêques et les

prêtres... Saint Clément ordonna, sous peine de l'anathème ou de la damnation éternelle... qu'ils fussent réintégrés et reconnus immédiatement... C'était au 1er siècle... Pourquoi recourir de Corinthe à l'autorité de l'évêque de Rome?... Saint Jean vivait encore, on ne s'adressa pas à lui... Comment se fait-il que le pontife romain prononce la sentence en juge souverain, établi au-dessus des évêques? Il n'y a qu'une explication possible : la suprématie spirituelle de la papauté, comme elle s'exerce encore au milieu de nous... La question de la Pâque agita beaucoup l'Eglise... L'Eglise de Rome prononce entre l'Orient et l'Occident, et sanctionne sa décision par les peines spirituelles qu'un pouvoir souverain et universel avait le droit de porter... Saint Irénée, qui touchait de la main, pour ainsi dire, aux temps et aux enseignemens de l'apôtre saint Jean... reconnaît et vénère l'autorité des pontifes romains... Il en a conservé l'ordre et la série jusqu'à son âge... Il proclame hautement qu'*il est nécessaire que toutes les Eglises soient en communion, en rapport avec l'Eglise romaine, à cause de son autorité supérieure... qu'il faut que tous les lieux du monde lui soient unis*, parce que cette Eglise est chargée de conserver, pour tout l'univers, la tradition qui vient des apôtres. *Ad hunc enim Ecclesiam (Romanam) propter potentiorum principalitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est eos qui sunt undique fideles. In quâ semper ab his qui sunt undique conservata est ea quæ ab apostolis est traditio...* Quel moyen ici de supposer la fraude ou l'erreur? Saint Irénée n'a-t-il pas su ce qu'il disait..? Tertullien... écrit : "J'entends qu'un décret solennel et péremptoire a été porté ; le pontife souverain, c'est-à-dire l'évêque des évêques, a ordonné..." Avec ces précieux documens des deux premiers siècles, comment rêver une institution politique récente? Comment douter de la perpétuité divine et assurée du souverain pontificat dans les évêques de Rome, successeurs de saint Pierre...? Une institution de cette nature, une autorité si extraordinaire ne s'improvise pas, et surtout ne s'impose pas, un instant, à tout l'univers... Si la main, si la loi divine n'étaient pas manifestes... aucune force humaine ne pourrait lier les divers ordres de l'Eglise, et tous les rangs des fidèles, et toutes les consciences, à un semblable principe d'unité et d'obéissance. Au troisième siècle, saint Cyprien, résumant la tradition dans son admirable livre de l'unité, enseigne *que la divine lumière qui pénètre l'Eglise et embrâse de ses rayons le monde entier, vient d'un point unique...* l'Eglise de Rome... le pontife romain, dont il dit ailleurs, qu'il est le chef du sacerdoce catholique... Parcourez tous les monumens subséquens du Ve. au XVe. siècle : dans les Pères, dans les conciles, dans l'histoire tout entière de l'Eglise,

ce qui domine, c'est l'existence et la vie de l'unité, en son centre unique et divin, le pontife de Rome.... Saint Jérôme, du fond de sa solitude, s'écriait en s'adressant au pape Damase : *Quant à moi, je suis avant tout uni à votre siège, qui est la chaire de Pierre... Quiconque ne recueille pas avec vous, dissipe, et n'appartient pas à Jésus-Christ...* Saint Athanase, saint Jean-Chrysostôme, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin, élèvent tous la voix pour saluer de leurs hommages de foi et de fidèle dépendance la primauté, l'autorité souveraine du pontife de Rome. Rome a parlé, disait saint Augustin, la cause est finie.. Où est Pierre, là est l'Eglise... *Ubi Petrus, ibi Ecclesia...* Tous les conciles œcuméniques, sans exception, sont confirmés par l'autorité première du successeur de Pierre. C'était la sanction nécessaire... Les canons et les conciles que Rome n'approuve pas, l'Eglise universelle les rejette... Elle est grande, elle est imposante cette voix des conciles généraux... Dix-huit fois seulement elle a retenti dans l'univers, et toujours pour vénérer Pierre et Jésus-Christ, dans les successeurs de Pierre... Les hérésies furent toujours déferées au jugement de l'évêque de Rome.... Toujours sa sentence fut suivie et adoptée par les conciles, et il devait en être ainsi.... Même sans la confirmation des conciles généraux, le jugement de la chaire de saint Pierre était, pour tout catholique, la règle de la foi.

Péroraison.—“ Je m'arrête ; il en est temps ; j'en ai trop dit peut-être pour vos convictions.

“ Oui, par l'institution divine et première, un centre d'unité catholique fut établi ; oui, il dure et il persévère dans les successeurs de Pierre ; il vivra, durera jusqu'à la fin des temps....

“ Que si j'avais, messieurs, en terminant, à vous apporter quelque autre preuve de l'institution divine de cette Eglise catholique, apostolique, romaine et de son pontife, je la trouverais frappante dans les attaques mêmes dont cette Eglise fut l'objet..

“ Dites-moi : a-t-on vu l'impiété s'armer de haine, de sarcasme et de fureur contre les Eglises anglicane, russe ou grecque ? Jamais. Leur a-t-elle déclaré la guerre d'extermination, ou même de mépris ? Jamais.

“ Quant à l'Eglise romaine, qu'il en va différemment ! Mais pourquoi ? si ce n'est que, dans ces religions où ces Eglises que je nommais tout-à-l'heure, il n'y a rien qui effraie ni qui menace les consciences ; rien n'y manifeste le Dieu qui y commande et le Dieu qui punit. Ce sont des institutions purement humaines ; on les laisse vivre et mourir en paix.

“ Contre l'Eglise romaine, des torrens d'injures ont été vomis, le sont encore : son nom seul réveille des répulsions violentes.

“ Et daignez le remarquer ; le pontife romain est si bien le fondement, le centre, la personnification et la vie de l'unité de l'Eglise catholique, que toutes les attaques viennent se résumer et se concentrer en lui... ”

“ C'est un torrent d'imprécations et d'injures qui n'est point tari, même au XIXe. siècle. C'est Satan révolté contre Dieu, parce qu'on lui oppose constamment la pierre angulaire contre laquelle il ne prévaudra jamais. ”

“ Que si vous daignez, messieurs, y réfléchir mûrement... vous trouverez là une preuve évidente de la divinité de l'Eglise romaine et de l'institution de son pontife ; car il y a dans la résistance, dans sa durée, il y a même dans l'attaque quelque chose de surhumain et de surnaturel que la raison ne suffit pas à expliquer. ”

“ Toutefois, j'ai besoin de le dire : du sein de la réforme et de nos jours, des voix généreuses se sont élevées pour venger la papauté de tant d'injustes outrages et pour rendre hommage à ses bienfaits et à ses gloires. Honneur à cette courageuse franchise ! Qu'elle soit bénie et reçoive la récompense seule digne d'elle, une adhésion entière à l'unité !... ”

“ Le temps des déclamations est passé. Pour juger l'Eglise romaine et la chaire pontificale, il faut, messieurs, en revenir aux faits premiers, à l'institution première. Pierre fut-il établi le chef, le fondement, le pasteur souverain de l'Eglise ? Pierre a-t-il eu des successeurs ? Voilà tout. ”

“ Si telle fut l'institution primitive et divine, quoiqu'on en puisse penser et dire, ni les fautes si exagérées des uns, ni les attaques trop certaines et trop amères des autres, ni les théories les plus spécieuses et les plus chères ne sauraient changer ce fait, ne sauraient séparer ce que Dieu a uni, ni détruire ce qu'il institua. Il reste alors à s'humilier sous la main puissante et miséricordieuse du Dieu trois fois bon, pour reconnaître, aimer son autorité paternelle dans l'unité même romaine, et pour s'embrasser, enfans de la même famille, dans l'amour d'une indissoluble fraternité, *in amore fraternitatis.* ”

MISSIONS CATHOLIQUES.

—o— EN AMÉRIQUE.

(Conclusion.)

II. RÉPUBLIQUE DU TEXAS. Le nouvel état qui s'est élevé sous ce nom, limitrophe des Etats-Unis et du Mexique, souffrait du plus déplorable dénûment religieux, lorsque naguere il fut érigé par le Saint-Siège en *préfecture apostolique*, sous l'administration de la société de Saint-Lazare. 3 missionnai-

res y exercent le saint ministère, au milieu d'une population catholique de 20,000 âmes sur 250,000 habitans. Quelques églises modiquement dotées offrent aux besoins du culte une première mais insuffisante ressource.

III. POSSESSIONS ANGLAISES. Les possessions de l'Angleterre se divisent en deux grandes régions : l'une (North American colonies) embrasse les deux Canadas, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse, l'île du Prince-Edouard, celle de Terre-Neuve, le Labrador, les terres Arctiques et les Bermudes ; la seconde (West Indian colonies) comprend la Jamaïque, la plupart des Petites-Antilles et une partie de la Guïane. Le Bas-Canada, vicille conquête de la France, avait vu, dès l'année 1674, un siège épiscopal s'élever à Québec. Le sol remué par d'inépuisable ouvriers, fécondé par le sang de plusieurs martyrs, s'était couvert d'un peuple nombreux, joignant la douceur des mœurs françaises avec l'énergie soutenue du caractère américain, attaché surtout à la Religion dont il admirait de près les œuvres bienfaisantes. L'empire Britannique, en réunissant cette contrée à ses vastes domaines essaya de la soumettre au régime d'intolérance que la Réforme ne manqua jamais d'établir là où elle fut maîtresse. Mais la fermeté des Canadiens, en paralysant ces mesures vexatoires, devait finir par déterminer l'avènement d'un système meilleur. La liberté de l'Eglise reconnue, la hiérarchie respectée, la création de l'évêché de Montréal, de deux autres diocèses et de trois vicariats apostoliques : tels ont été pour les colonies anglaises du nord les résultats de soixante-dix ans de persévérance. Celles du sud en ont ressenti l'effet, et les trois vicariats entre lesquels une récente division les a distribuées, sont devenus autant de champs fertiles où la Foi commence à fleurir. On en jugera par l'énumération détaillée qui va suivre ; les deux diocèses de Québec et de Montréal n'y figureront point, assez heureux pour se suffire à eux-mêmes, et pour faire disparaître en quelque sorte, au milieu d'une immense majorité orthodoxe, les congrégations dispersées des sectaires.

1. *Evêché de Kingston* (Haut-Canada). Mgr. Gaulin Evêque, 35 prêtres, 90,000 catholiques, parmi lesquels 30,000 sauvages convertis, en présence de 20,000 protestants et de 60,000 sauvages idolâtres, 3 églises et 60 chapelles. Point de séminaire, de collège ni de couvent ; l'insuffisance des subsides permet à peine de soutenir quelques écoles laïques.

2. *Evêché de Charlotte-Town* (île du prince Edouard, ou île Saint-Jean, province du golfe Saint-Laurent et Nouveau-Brunswick). Mgr. McDonald Evêque, 18 prêtres, le nombre des catholiques, qui ne nous est pas exactement connu, peut s'élever à 60,000.

3. *Vicariat apostolique de la Nouvelle-Ecosse.* Mgr. Fraser Evêque, 21 prêtres, 45 églises, 25 chapelles. Point de séminaire, de collège ni de couvent ; l'extrême pauvreté du vicariat ne permet pas encore ces utiles fondations.—60,000 catholiques.

4 *Vicariat apostolique de la baie d'Hudson.* Mgr. Provencher Evêque, 6 prêtres, 5 églises, 2,500 catholiques, un nombre égal de protestants, une multitude de tribus sauvages. Une Mission nouvelle est ouverte depuis 1839 dans le vaste district de la Colombie, au bord de l'Océan pacifique, où les descendants des néophytes iroquois ont redemandé les prêtres qui évangélisaient leurs pères.

5 *Vicariat apostolique de Terre-Neuve.* Mgr. Fleming Evêque, 25 prêtres, 37 églises, 40,000 catholiques et 35,000 protestants. 1 école de filles, où 50 enfants sont instruites par les Sœurs de la Présentation, forme jusqu'ici le seul établissement d'éducation religieuse qu'il soit possible d'entretenir au milieu d'une population composée de pêcheurs et d'artisans. La juridiction de ce vicariat s'étend sur le Labrador, et la parole divine y est annoncée aux Esquimaux.

6 *Vicariat apostolique de la Jamaïque.* Les îles de Bahama y sont comprises. 1 Evêque, assisté de quelques prêtres, dont plusieurs appartiennent à la compagnie de Jésus, administrent un nombre de catholiques que nous ne connaissons pas, mais qui s'accroîtra sans doute rapidement, par l'extrême activité du commerce établi entre les Antilles anglaises et l'Amérique du sud.

7 *Vicariat apostolique de la Guiane anglaise.* Mgr. Clancy Evêque, 7 prêtres, 4 séminaristes, dont 3 poursuivent en Irlande le cours de leurs études ; 7,000 catholiques, parmi lesquels une peuplade de sauvages convertis ; 4 églises ou chapelles, 2 écoles, 157 abjurations de protestants ont été le fruit des travaux apostoliques de l'an passé.

8 *Vicariat apostolique des Antilles.* L'Angleterre a recueilli dans cet archipel de riches dépouilles : la Trinité, Sainte-Lucie, la Grenade, la Dominique, anciennes colonies de l'Espagne et de la France. Le protestantisme s'y était précipité comme sur une proie, et plus de 300 ministres y faisaient leur demeure, et déjà se préparaient à porter leurs opérations jusque sur le continent voisin. Quelques îles restées trente ans sans prêtre et sans culte semblaient menacées d'une prochaine apostasie : Dieu ne l'a pas permis, il a donné des pasteurs à ces bergails abandonnés. Un Evêque, assisté d'un coadjuteur digne de lui, a déjà relevé bien des ruines. Un clergé de 26 prêtres, que recruteront bientôt 10 jeunes clercs formés en Europe, reprend possession

des postes vacants ; à 27 églises encore debout s'ajouteront bientôt 21 autres actuellement en construction. Sur une population totale de 460,000 âmes, on compte 150,000 catholiques.

IV. POSSESSIONS DE LA HOLLANDE. Elles forment deux préfectures apostoliques.

1 *Préfecture apostolique de la Guiane hollandaise.* Chef-lieu, Surinam. 3 prêtres, 2 églises ou chapelles, 1 hôpital pour les nègres lépreux, 8,000 catholiques sur une population de 38,000 âmes.

2. *Préfecture apostolique des Antilles hollandaises.* Le chef-lieu de la Mission est Curaçao. Le nombre des Missionnaires est de 6, et ne suffit pas pour les besoins religieux de 36,000 catholiques, 6 églises ou chapelles, environ 2,000 protestants.

Il faut compter en dehors des pays de Missions : 1^o Le Bas-Canada, 2 évêchés et environ 500,000 catholiques. 2^o Les colonies françaises, 4 préfectures apostoliques et 240,000 catholiques. 3^o Les colonies espagnoles, 3 évêchés et 1 million de catholiques. 4^o Le Mexique, Guatemala, les républiques de l'Amérique du Sud et l'empire du Brésil, 44 évêchés, 23 millions de catholiques. Total pour le nouveau monde entier : 73 évêchés ou vicariats, 26,641,000 catholiques.



ORIGINE ET PRINCIPES

DES SOCIÉTÉS MÉTHODISTES—WESLEYENNES,

tels qu'exposés par D. O'Connell.

(SUITE.)

J'en viens maintenant à la seconde excuse que vous donnez pour ne pas répondre à ma lettre. Vous dites : " Nous ne répondons pas à cette lettre,

" 2^o. Parceque tout l'argument en est basé sur le plus palpable faux exposé possible du document auquel l'auteur prétend l'appliquer."

Est-il possible ? quelle espèce d'hommes vous êtes ! mais laissons les exclamations et établissons le fait. Voici le passage de ma lettre, et les mots dont je ne suis servi. "Pour éviter tout faux exposé de vos sentimens, je vais les rendre dans vos propres termes ; les voici : etc."

Et alors j'ai transcrit mot à mot ce que j'avais pris de votre document, sans ajouter ni retrancher un *iotu* ! *ipsissimis verbis*. Cependant, vous avez le mauvais goût et la hardiesse déhontée d'appeler cela un faux exposé, *Misrepresentation* !

Il n'y a pas moins de deux cent-un d'entre vous, ministres et employés, tels que vous êtes, qui, dans votre comité d'éducation, avez l'audace d'assurer que celui qui reproduit vos sentimens dans vos propres termes, les expose

faussement. Je vous dirai tout d'abord quel nom je donne à cette assertion : le mot est dur, mais il est court ; MENSONGE ! vous êtes deux cent-un ; vous pouvez le partager entre vous, mal-avisés que vous êtes.

Vous n'auriez jamais eu la folie ni l'audace de donner pour excuse que cette *identité* était un *faux exposé*, si, au fond, vous n'aviez pas cru que ces excuses ne s'adressaient pas à moi, mais bien aux pauvres dupes de votre société. Vous avez compté sur leur soumission naïve et prompte ; vous avez cru qu'ils ne liraient pas ma lettre, et qu'ils prendraient pour vrai le rapport que vous leur en feriez. Véritablement, il faut que vous ayez une longue expérience de leur crédulité pour hasarder une fourberie aussi grossière. Que les malheureuses dupes de tels hommes sont dignes de pitié !

Votre troisième excuse pour ne pas répondre à ma lettre contient une assertion d'une nature tout-à-fait différente, et telle, je pense, que vous n'êtes guère dans l'habitude d'en faire ; c'est une assertion parfaitement vraie en elle-même. Deplus c'est un aveu précieux ! voici :

3 ° . "Dans l'opinion du comité, cette lettre est une tentative évidente et mal-honnête, pour propager, par le moyen d'une controverse avec les Méthodistes-Wesleyens de Manchester, quelques unes des doctrines les plus absurdes et cependant les plus dangereuses de la papauté."

Il n'est pas nécessaire de remarquer combien vous êtes incivils en m'accusant ainsi de mal-honnêteté. La folie de votre accusation surpasse de beaucoup sa rudesse. Je crois, avec la certitude de la foi, que ce que vous appelez les dogmes de la papauté, est parfaitement vrai et propre à conduire au salut éternel. Comment peut-il être deshonnête de ma part d'essayer à propager ces doctrines par une controverse franche, même quand ce serait avec les impuissans méthodistes de Manchester ? Vous admettez que ma tentative est évidente. Donc il n'y a ni secret, ni fraude. Il y a donc de ma part une candeur sans réserve ; et, si votre accusation signifie quelque chose, elle signifie que la candeur est une chose mal-honnête. En vérité, il peut se faire qu'il en soit ainsi parmi vous, dont le but est de toujours transiger d'une manière fourbe et captieuse ; mais il n'en peut pas être ainsi avec le chrétien catholique ; lui, il n'a rien qu'il doive cacher, ni désavouer dans tout ce qui le regarde. Je reviens à votre assertion. Vous exprimez votre appréhension qu'une controverse avec vous ne propage ce que vous appelez les doctrines très-absurdes et cependant très-dangereuses d'u catholicisme. Quelle opinion avez-vous donc du méthodisme, lorsque, vous admettez qu'il est en péril même par l'action ou l'énoncé de doctrines très-absurdes ! Quelle concession que celle-là ! **LE MÉTHODISME EST EN DANGER MÊME PAR L'EFFET DES DOCTRINES LES PLUS ABSURDES ! ! . . .**

Combien donc il doit être en danger dans une controverse avec la vérité. Aussi, ceux qui professent des doctrines très-absurdes, évitent la discussion, comme vous le faites vous-mêmes. Ils évitent soigneusement toute raison, toute argumentation ; ils ne cherchent leur défense que dans les injures et la calomnie.

Vous avez cependant raison de dire qu'une discussion *verbale* est généralement hors d'à propos ; l'éloquence d'une part, et le défaut de moyens oratoires de l'autre ; tout cela peut gêner le développement de la vérité, et je suis disposé à admettre cette objection. Mais le mode que j'ai employé est d'une nature bien différente ; c'est une controverse à soutenir par le moyen de la presse et de la publication ; une controverse dans laquelle le lutteur peut s'arrêter sur chaque phrase, examiner chaque assertion, peser chaque argument, et arriver à une conclusion impartiale et pleinement murie. Telle est cependant la controverse que vous évitez. Mais j'admets qu'en cela vous avez raison ; car je crois fermement que de toutes les erreurs qui ont trompé l'esprit humain, depuis la 1^{ère}. époque du christianisme, il n'y en a point qui soit aussi totalement privée de défense et d'appui, dans un combat d'argumens, que les doctrines toujours variables, toujours contradictoires et fanatiques du Méthodisme-Wesleyen. Il n'y a aucune secte, société ou persuasion qui se soit prêtée à une plus mauvaise politique que celle des Wesleyens. Qu'on vous prenne comme hommes politiques, ou comme religionnaires à part, on ne trouve en vous aucune qualité qu'on puisse bien définir. Vous avez donc parfaitement raison de vous opposer d'un côté à la diffusion d'une éducation généreuse et générale ; et de l'autre, d'avouer que la controverse est une chose extrêmement dangereuse pour vous. En vérité, vos aveux sont précieux ; vous avouez être exposés à deux dangers :

1^o. L'éducation produirait parmi vous le doute et l'infidélité.

2^o. La controverse éclaircirait vos rangs et disperserait vos assemblées. Ainsi, votre troisième excuse, quoique peu sage, est cependant honnête, en dépit de vous-mêmes. Oui, en toute vérité, vous êtes excusables de fuir une controverse qui confondrait vos folles prétentions, qui exposerait au grand jour la bigarrure de vos erreurs, et tendrait nécessairement à relâcher la main de fer du pouvoir pécuniaire et du despotisme spirituel avec lesquels vous avez trompé et leuré un si grand nombre de vos compatriotes.

Parmi les personnes trompées, il s'entrouve sans doute qui sont d'une intégrité irréprochable et que le sentiment religieux seul, porté à un certain excès, a pu égarer. Car, hélas ! telle est la nature humaine, même sous sa forme la plus aimable. J'avoue de suite que je voudrais particulièrement voir ces

personnes revenir dans "le seul bercail du seul berger." Un méthodiste converti fait un excellent catholique. Feu le très-révérénd Dr. Brawston était un converti du méthodisme. Le rév. Mr. Masson a été un prédicant méthodiste très-populaire ; il est devenu un prêtre catholique éminemment utile. Comme je souhaiterais que les méthodistes lussent son pressant "appel au peuple appelé méthodiste !" Je le souhaite, parceque la religion catholique trouve toujours un sujet de joie et de succès dans une controverse calme tempérée et prudente.

Je passe maintenant à votre quatrième et dernière excuse pour ne pas me répondre, Elle est tout-à-fait caractéristique et parfaitement digne de vous et de votre cause. Voici vos propres paroles :

4^o. "Nous ne répondrons pas à M. O'Connell, parceque, comme controversiste, comme homme public et surtout comme membre catholique assermenté du parlement, son caractère le rend absolument inhabile à exercer la charge de censeur public, et par conséquent dispense ce comité de toute obligation de répondre à son défi ; d'ailleurs le respect que le comité se doit à lui-même le force à refuser à M. O'Connell même la courtoisie ordinaire d'une réponse."

Gentils pharisiens, je vous remercie ! Vous avez été bien caractérisés par la plus haute autorité qui ait jamais démasqué le pharisaïsme..... Comme je me réjouis à la vue de la sainte hypocrisie de votre maligne piété ! Elle vous initie au pire de tous les arts, A LA CALOMNIE QUI ACCUSE. Je doute fort que la plus habile poissarde des halles ne soit pas éduquée et instruite par vos criailleries rancuneuses. Et cependant, il me semble vous voir tourner vers le ciel le blanc de vos yeux si accoutumés à ces œillades ; il me semble aussi vous entendre vociférer contre *moi* qui tiens des propos si indiscrets et si outrageants..... C'est vraiment conforme à vos habitudes et à vos mœurs, d'employer d'abord la calomnie la plus outrée, ensuite d'accuser votre victime du crime même que vous commettez contre elle. Jadmets du moins qu'en ceci vous êtes les imitateurs de votre prototype, Jean-Wesley, qui, comme je l'ai montré, commença par exciter la populace protestante à brûler les maisons des catholiques, puis accusa les catholiques d'avoir été eux-mêmes les auteurs de ces incendies.

Néanmoins, examinons ce que contient cet écrit, qu'en Irlande on appellerait *un emmailloté des halles*. Il est aussi rempli de choses qu'un œuf l'est de viande. Nous allons le tourner bout pour bout, s'il vous plait, et sa dernière partie sera la première.

1^o. Vous décidez que vous ne me rendrez aucune espèce de courtoisie ! J'admets qu'en ceci, comme dans tout autre mauvais penchant, vous êtes hommes à tenir parole.

2^o. Vous dites que, par égard pour votre réputation, il vous faut être incivils ; là-dessus je suis également d'accord, afin que votre réputation d'incivilité soit aussi étendue qu'elle est bien fondée.

3^o. Laissons maintenant cette arrière garde de vilénie, et plaçons-nous au front de votre batterie ; là nous essuierons votre troisième charge contre moi. La voici : *j'ai un mauvais caractère comme controversiste*. Eh bien, Messieurs les Méthodistes, sachez que je n'ai jamais écrit sur des matières de controverse avant la lettre que je vous ai adressée ; excepté, pourtant, dans une occasion, il y a plus de vingt ans, lorsqu'ayant été provoqué sur ce sujet, je publiai une lettre contenant les preuves de la présence réelle et adérable du divin Rédempteur dans le Sacrement de l'Eucharistie. On n'a jamais répliqué à cette lettre. Pour vous, qui n'en avez jamais entendu parler, il faut que vous soyez doués d'une grande force d'imagination pour me donner, à cet égard, un mauvais caractère.

Personne, il est vrai, n'a une plus grande provision de mauvais caractères que vous n'en avez parmi vous ; c'est pourquoi, ce n'est pas un grand effort de générosité de votre part que de m'en appliquer un bien gratuitement.

4^o. La 4^e charge que vous portez contre moi consiste, selon vos paroles, à déclarer que je suis généralement un mauvais homme public. Je ne m'abaisserai pas jusqu'à défendre mon caractère public contre le sale limon de la malignité wesleyenne. Etant, sans comparaison, l'homme public le mieux maltraité qui existe, je dois être fort indifférent à votre censure réprouvée ; et je puis me consoler très-aisément sur le tout, en me rappelant que je l'ai bien méritée par mes efforts honnêtes et heureux dans la cause de mon pays et de ma foi. Mes efforts ne se sont pas bornés à ces sujets seuls. L'oppression n'a pesé sur aucune carte, couleur ou symbole religieux particulier, sans que je n'aie intercédé, d'une manière humble mais pressante, en faveur des opprimés et contre les oppresseurs. Et c'est ce devoir, en ma qualité d'homme public, qui me met en contact, en ce moment, avec votre société bigote et mercenaire ; je me crois obligé par ce caractère, que me donne une persévérance infatigable, de ne pas me désister de mes justes efforts à exposer votre brigandage politique et votre intolérance religieuse, jusqu'à ce que votre conduite soit si bien connue de tout le monde, qu'elle devienne l'objet du mépris de tous les chrétiens sincères et charitables.

5^o. Votre 5me. accusation excède toutes les autres par sa maligne atrocité aussi bien que par sa fausseté sans pareille. Vous m'accusez ainsi que bien d'autres catholiques du crime de parjure, en prétendent que j'ai violé le serment prêté avec les autres membres catholiques du Parlement.

Déshontés calomniateurs! Je vous donne le défi, vous n'êtes pas capable de spécifier en quoi consiste cette violation. Mais il est surperflu de se justifier d'une semblable accusation. Cette accusation ne peut affecter que ceux qui ont l'impudente audace de la faire.

Il y a, en vérité, une preuve historique, écrite en lettres de sang, dans les annales du crime, dans les annales de la confiscation et de la persécution; annales que vous considérez naturellement avec complaisance; il y a, je le répète, une preuve glorieuse du respect des catholiques pour l'obligation du serment. Ce respect était tel que leurs ennemis, qui le connaissaient, n'employaient point d'autres procédés pour les priver de leurs droits civils, de leurs offices, de leurs rangs, de leurs dignités ou de leurs émolumens, bien plus, de leurs vies même sur l'échafaud, en voulant les forcer à faire un serment qu'ils ne pouvaient prêter. Les catholiques, victimes pendant trois siècles de leur horreur pour le parjure, sacrifiaient leurs propriétés, leurs franchises, leur liberté, leurs vies, plutôt que de violer la sainteté du serment. Ces catholiques sont maintenant

Mais non! je détourne les yeux avec mépris de votre accusation folle et insensée et je vous laisse y répondre au tribunal de vos consciences (si telle chose se trouve chez vous) et au tribunal de Dieu qui doit nous juger, vous et moi, par une éternité de bonheur et de malheur, et aux yeux duquel les prétentions hypocrites, le présomptueux amour-propre, l'intolérance rancuneuse paraîtront sous leurs vraies couleurs et ne laisseront aucun prétexte aux subterfuges.

Méthodistes-Wesleyens! vous avez commencé cette controverse: vous avez évité de vous maintenir sur le terrain que vous avez vous-mêmes choisi. Aux argumens que je vous adressai, vous opposâtes des calomnies et des personnalités; et il ne vous reste plus qu'à vous courber sous le juste châtement que je vous ai infligé; ou à avoir une fois l'honnêteté et le courage d'avouer votre erreur et de faire les apologies nécessaires.

(A CONTINUER.)